

d'un air riant, et de lui donner un *paul* (cinquante-deux centimes). Touché d'une si grande générosité et de votre air gai, cet homme sera utile *al signor Francese*. Ce nom, lié à celui de Napoléon, est encore d'un poids immense en Italie. Ah! si nos ministres savaient exploiter l'héritage de ce grand homme, quelle influence ne donneraient-ils pas au roi de France en sachant distribuer aux plus dignes, comme le fit Louis XIV, vingt pensions de cent louis et trente croix!

Pendant que votre voiture attend son tour à la douane, montez chez *madama Giacinta*, à vingt pas de là, et choisissez une chambre. Vous y serez à deux pas du Corso, du libraire Cracas, où on lit les journaux, et de la *Trattoria dell' Armellino* (de la Belette), où je me réfugie quelquefois pour éviter la fatuité française et les Anglais, porteurs de grandes moustaches, qui peuplent les environs de la place d'Espagne.

Je vois encore d'ici l'air de supériorité polie du comte D. N., auquel, à sa prière, au moment où il partait pour Rome, j'avais indiqué ma modeste *madama Giacinta*. En m'en parlant à son retour, le comte avait l'air de Louis XIV à qui l'on eût proposé de monter en coucou. Car enfin, puisqu'il faut l'avouer, une chambre fort propre chez *madama Giacinta* ne coûte que deux francs.

Il ne reste du temple d'Antonin le Pieux que onze colonnes de marbre grec cannelées et d'ordre corinthien; elles ont trente-neuf pieds six pouces de haut et quatre pieds deux pouces de diamètre. La base est attique et le chapiteau orné de feuilles d'olivier.

Quoique très-endommagée par les incendies, cette ruine est magnifique. Ces onze colonnes formaient une partie latérale du portique qui entourait le temple. Tâchez de vous les figurer ainsi; oubliez l'ignoble douane, et voyez le reste du monument tel qu'il exista pour les Romains. Si vous êtes accou-

tumé aux décorations magnifiques que M. Sanquirico fait pour le théâtre de la Scala, à Milan, les ruines de Rome vous feront beaucoup plus de plaisir; vous pourrez plus facilement vous figurer ce qui manque, et faire abstraction de ce qui est.

Je vous demande, pour une ruine, ce qu'il faut faire en présence de presque tous les porteurs de grandes réputations; la plupart, hélas! sont aussi des ruines.

Tout près du temple d'Antonin se trouve l'église de Saint-Ignace. Le grand peintre Dominiquin avait fait deux dessins; un jésuite prit la moitié de chacun de ces dessins, et c'est ainsi que nous est venue l'église actuelle, commencée en 1626 et finie en 1685. L'intérieur est riche plutôt que beau. Au poste d'honneur, au-dessus des grands piliers de la croisée, un jésuite a peint deux assassinats tirés de la Bible.

10 décembre. — A côté de l'église des jésuites est le collège Romain; vous me prendriez pour un satirique bilieux et malheureux si je vous expliquais le genre des vérités qu'on y enseigne. Je crois qu'il a fallu une bulle pour permettre d'y exposer, mais seulement *comme une hypothèse*, le système qui prétend que la terre tourne autour du soleil. Josué n'a-t-il pas dit : *Sta sol*, soleil, arrête-toi? De là cette fameuse persécution de Galilée sur laquelle on ment *même aujourd'hui*, en 1829. La vérité ne se trouve que dans deux gros volumes in-4°, imprimés autrefois, et qui n'ont été mis en vente qu'il y a peu d'années à Florence. Je les ai trouvés chez M. Vieusseux, libraire et homme d'esprit, éditeur de l'*Antologia*, le meilleur journal d'Italie. Cette revue est soumise à la censure, mais en revanche elle est écrite avec *conscience*, chose unique peut-être sur le continent.

Au *collegio Romano* on nous a montré une collection complète des *as romains*. Comme nous faisons la conversation en

véritables hommes gens, et que nous avons souvent parlé *del gran Parigi*, un de nos guides nous a fait des histoires à son tour. Sa *méfiance* romaine s'est adoucie parce que nous sommes Français.

« C'est ici, nous a-t-il dit, qu'a été élevé le jeune Marchesino della Genga (qui régnait en 1828 sous le nom de Léon XII, qu'il prit à son avènement parce que Léon X avait donné à sa famille la terre de la Genga, près Spolète).

« Dans ce collège, continue notre guide, un homme fort habile prédit au jeune Marchesino, alors assez pauvre, que par la suite il serait pape. Voici pourquoi : les enfants faisaient une procession à l'insu des professeurs ; ils portaient sur un brancard la statue de la Madone. Le Marchesino della Genga, ayant une figure belle comme celle d'une femme, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone. Tout à coup on entend venir un professeur ; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge tombe. D'après certaines règles de prédiction connues de tout le monde à Rome, et qui furent appliquées par l'homme habile, le lendemain chacun dit dans le collège que l'écolier qui était tombé du brancard en faisant le rôle de la Madone serait pape un jour. » Cette histoire nous a coûté quatre *paoli*, et vous semblera ridicule par son peu d'importance si, lorsque vous la lirez, Léon XII n'est plus pape.

En revenant dans la rue del Corso, nous avons vu le palais Sciarra, d'une architecture fort agréable. La galerie de tableaux de ce palais étant située au midi et bien éclairée, nous l'avons réservée pour un jour de pluie. Il faut, au contraire, aller au palais Doria, naturellement obscur, à onze heures, un jour de beau soleil.

Rien de plus curieux, pour qui aime la peinture, qu'une ancienne copie de Raphaël faite par un bon peintre. La galerie

Sciarra est fière de la copie de la *Transfiguration* attribuée à Monsu Valentin (bon peintre français, mort jeune en 1632). On voit ici des ouvrages de ce Garofolo, élève de Raphaël, dont le palais Borghèse a trente-deux tableaux et la galerie Doria les plus grands ouvrages qui existent. Cet homme a de la sécheresse, de la dureté, mais de la grandeur et de la simplicité, choses si rares depuis le seizième siècle. Les ouvrages du Garofolo ressemblent aux tragédies médiocres du grand Corneille. On voit à la galerie Sciarra, des Barroche, des Guide, des André del Sarto, des tableaux d'Innocenzo da Imola, copiste de Raphaël, et de ce Sacchi, dont il y a cinquante ans on voulait faire un grand peintre, je ne sais pourquoi. Rien n'est étonnant comme un charlatanisme lorsqu'il est tombé ; sous ce point de vue, l'histoire de plusieurs de nos grands hommes de 1829 sera curieuse à lire en 1850. Moi qui vous parle, j'ai vu M. Esménard tenant l'état de grand homme et plus prôné que ne l'est aujourd'hui M. ***. La dernière salle du palais Sciarra possède un portrait par Raphaël, peint en 1518, deux ans avant sa mort ; la *Vanité et la Modestie*, tableau célèbre de Léonard de Vinci, inférieur à sa réputation ; une *Décollation* par Giorgion, rival du Titien, qui mourut d'amour à trente-quatre ans. Le froid Titien mourut de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans. Nous avons admiré, nos compagnes de voyage surtout, une *Madeleine*, ouvrage sublime du Guide. Sur la fin de sa vie ce grand homme devint joueur et faisait quelquefois, quand il était pressé par ses créanciers, jusqu'à trois tableaux en un jour.

On passe devant plusieurs palais, dont les façades, pleines de style, n'ont besoin, pour faire beaucoup d'effet, que d'une rue plus large. On arrive au palais Doria, qui jadis appartenait à la famille Pamphili, enrichie par le pape Innocent X, vers 1650.

Ce palais, fort grand, est moins remarquable par l'architecture, qui date du dix-septième siècle, époque de décadence, que par sa superbe galerie de tableaux. Nous ne nous y sommes arrêtés qu'un instant; nos compagnes voulaient, ce matin, voir de l'architecture; elles prétendaient la comprendre.

Vers la fin du règne de Louis XIV, du temps de madame de Sévigné, quand les ouvrages de la Bruyère, de Descartes et de Bayle étaient dans toutes les mains, le duc de Mazarin et la duchesse de Guise faisaient couvrir de plâtre les statues qui leur appartenaient, et brûler les tableaux qu'ils trouvaient indécents. Sous Louis XIII, un M. Desnoyer, sous-ministre, qui voulait de l'avancement, fit couper en morceaux la *Léda* du Corrège. Nous avons au Musée un tableau de ce grand peintre, qui a disparu vers 1816. Où est-il?

Le prince Pamphili, qui vivait en 1688, était fort riche et fort jeune; les jésuites le pressaient vivement d'entrer dans leur société. Ce pauvre jeune homme se décida à faire mettre des chemises de plâtre à un grand nombre de magnifiques statues antiques dont il venait d'hériter de son père. Il fit barbouiller une fameuse *Vénus* du Carrache. Quelques années plus tard, il devint amoureux, se maria et renvoya les jésuites; il fit ôter le plâtre qui voilait ses statues; mais malheureusement les maçons avaient *rustiqué* le marbre, afin que le plâtre pût prendre.

Avant-hier, à la galerie Farnèse, on nous a montré un petit habillement de fer-blanc, placé, il y a quelques mois, sur toutes les statues, afin de plaire à un grand personnage. Ce sont en général des vieillards qui possèdent les palais et les galeries de tableaux, et il est à craindre que le retour de sévérité ecclésiastique que l'on éprouve à Rome en ce moment ne soit fatal à plusieurs objets d'art.

On voit près du palais Doria les deux palais Bonaparte. En

arrivant sur la place voisine la vue est frappée par l'aspect d'une sorte de forteresse; c'est le palais de Venise; il fut bâti en 1468, avec des pierres du Colysée. Là résidait l'aimable cavalier Tambroni, en sa qualité de directeur des artistes allemands à Rome. L'empereur d'Autriche s'est emparé de ce palais, qui appartient à la république de Venise jusqu'à sa chute, en 1798. C'est là que madame la comtesse d'Appony donne ses jolis vendredis.

11 décembre. — Vis-à-vis est le palais de M. Torlonia, duc de Bracciano, où ce soir nous sommes allés au bal¹. De la condition la plus vulgaire, M. Torlonia s'est élevé, par son savoir-faire, à la position la plus brillante. L'amour exclusif de l'argent est, selon moi, ce qui gâte le plus la figure humaine. La bouche surtout, exempte de toute sympathie chez les gens à argent, est souvent d'une atroce laideur. M. Torlonia est curieux à entendre lorsqu'il raconte l'histoire de la rivalité des jeunes princes romains qui sollicitaient la main de ses filles. Il a une sorte de naïveté dans son respect sans bornes pour l'argent. Pendant plus de dix ans il n'a pas osé venir habiter le palais où l'on dansait ce soir: une diseuse de bonne aventure lui avait prédit qu'il mourrait la première nuit qu'il y coucherait.

Voilà des préjugés profondément enracinés. Rien de plus naturel, tout le monde apprend ici la théologie qui mène à tout; et la physique mène en prison. M. Torlonia est le banquier de tous les Anglais qui viennent à Rome, et fait des bénéfices énormes, en leur payant leurs livres sterling en écus

¹ Ce riche banquier n'est plus. Il a suivi de près au tombeau un homme aussi haï que lui-même était envié. Léon XII est mort le 10 février et M. Torlonia le 28. Le célèbre père Fortis, général des jésuites, les avait précédés de fort peu de jours.

romains. Chaque hiver est égayé par quelque nouveau conte, où figurent, d'un côté, la lésinerie du froid et tranquille banquier, et de l'autre la grande colère de quelque riche Anglais, qui se plaint du *change*. En revanche, M. Torlonia donne à ses clients des bals charmants, dont l'entrée ne serait pas trop payée à quarante francs par tête. Ce jour-là il n'est plus avare.

Les quatre côtés de la cour de son palais sont occupés par une galerie magnifique et qui communique à plusieurs vastes salons, dans lesquels on danse. Les meilleurs peintres vivants, MM. Palaggi, Cammuccini, Landi, les ont ornés de peintures. Un salon a été construit pour placer d'une manière convenable le fameux groupe colossal de Canova, *Hercule furieux lance Lycaos dans la mer*. Les jours de bal, ce groupe est éclairé d'une façon pittoresque par des masses de lumières placées dans des points indiqués par Canova lui-même. Les fêtes de M. Torlonia sont plus belles et mieux entendues que celles de la plupart des souverains de l'Europe. Il y a par exemple toujours assez de monde, et jamais la foule incommode d'un *roué*. Remarquez-vous au milieu des groupes, formés par les plus belles femmes de l'Angleterre et de Rome, un petit vieillard au regard inquiet, et qui porte un gilet blanc trop long? C'est le maître du logis; il raconte sans doute aux étrangers quelque anecdote d'économie intérieure. Par exemple, ce petit Portugais, à la tête si bien frisée, et si pétillant d'esprit, M. le comte de F***, admirait, il n'y a qu'un moment, les glaces magnifiques placées vis-à-vis l'*Hercule* de Canova. M. Torlonia annonce une anecdote. On fait cercle autour de lui, et il entre dans tous les détails d'une ruse adroite, au moyen de laquelle il obtint des marchands de glaces de Paris un rabais de cinq pour cent.

Il se vêtit encore plus mal qu'à l'ordinaire, sa physionomie prit une teinte encore plus misérable et plus juive; ainsi grimé,

il se présenta aux marchands de Paris, auxquels il dit que ce banquier italien, si avare, le fameux Torlonia, l'avait chargé, lui pauvre miroitier de Rome, d'acheter des glaces à Londres ou à Paris. Il offrait de payer comptant. C'est ainsi, poursuit le millionnaire triomphant, que j'ai arraché un rabais de cinq pour cent sur le prix le plus restreint que j'aurais pu obtenir en me présentant sous mon nom; ce rabais de cinq pour cent fit une somme assez ronde. Et les petits yeux du banquier brillent de joie et perdent pour un moment leur air inquiet.

Plus tard, vers les une heure, le duc de Bracciano parlait de ses fils au groupe où était la pauvre miss Bathurst. « *Un tel*, disait-il en montrant l'aîné, je crois, est un nigaud; il aime les tableaux, les arts, les statues: je lui laisserai trois millions et deux duchés. Mais l'autre, c'est bien différent, celui-là est un homme! il connaît le prix de l'argent; aussi lui laisserai-je ma maison de banque, il l'augmentera, l'étendra, et un jour vous le verrez, non pas plus riche que tel ou tel prince, mais que tous les princes romains pris ensemble; et, s'il arrive à la moitié de la prudence de son père, il fera son fils pape. »

(Comme l'ont fait le banquier Rezzonico ou Agostino Chigi, que Bandello peint fort bien, Agostino était un homme d'esprit qui s'attacha à rendre plus heureuse, du côté de l'argent, la position de tous les hommes de talent, ses contemporains.)

A deux pas du duc, la célèbre lady N*** était attristée de voir cette figure à argent. « Torlonia, disait-elle, ne devrait pas se trouver aux bals qu'il donne, les princesses ses filles en feraient les honneurs. Malgré soi, on fait attention à cette figure: on y voit trop qu'il est incapable de jouir des belles choses qu'il a réunies autour de lui, et cela en paralyse l'effet. » Pour moi, dans tous ces propos, je vois beaucoup d'envie. M. Torlonia est l'*homme à argent* par excellence; il se

moque de la louange et n'a pas de journaux à lui pour le vanter; à la vérité, tout le monde se connaît à Rome, et le charlatanisme *y est impossible*. (Voilà pourquoi, s'il est un pays où l'on puisse encore espérer des artistes, c'est Rome.)

Nos compagnes de voyage avaient pris en horreur M. Torlonia, et d'abord ne voulaient pas aller à son bal. J'ai eu besoin d'une grande éloquence pour dissiper cette répugnance. Depuis le prince jusqu'au laquais, tout le monde parle ces jours-ci d'un jeune M. de Saint-Pri***, qui, vivant en étourdi et étant arrivé sans y songer au fond de sa bourse, vient de se brûler la cervelle pour sortir d'embarras. On ne manque pas de dire que Torlonia lui a durement refusé une avance de quelques milliers de francs la veille de sa mort, et le lendemain matin, dix minutes peut-être avant que le jeune Français ne se brûlât la cervelle, le banquier a reçu des fonds pour lui.

Cet homme, si jaloux, n'a eu aucun tort dans cette affaire. Il possède un véritable talent pour deviner les *mouvements d'argent ou de denrées* qui ont lieu dans cette Italie, appauvrie par la paresse de ses habitants, et bien plus encore par les réglemens baroques que de temps à autre quelque intrigant adroit arrache à ses souverains. Par exemple, le pape Léon XII, qui dans sa jeunesse a été un homme aimable et rien de plus, vient de mettre un impôt très-cher sur les *vetturini* qui amènent à Rome les voyageurs, sans lesquels cette ville malheureuse n'aurait pas de quoi payer une messe. Ce soir, grande indignation là-dessus, vers la fin du bal. Tout ira mal ici jusqu'à ce qu'un pape ait l'esprit de prendre un banquier pour ministre des finances; mais l'usage veut que le trésorier de l'église soit *monsignore*, c'est-à-dire prélat. Après quatre ans d'exercice, on ne peut point faire de cardinal sans qu'il n'ait un chapeau. On ne peut pas non plus le destituer sans le

faire cardinal. C'est ainsi qu'un insigne fripon, mort depuis peu, obtint le chapeau du temps de Pie VI.

Il est impossible de rien voir de plus distingué et de plus noble que les princesses, filles de M. le duc de Bracciano. Peut-être rougissent-elles un peu de la tournure de leur père. Je n'ai pas rencontré trois bals en ma vie supérieurs aux siens. On y trouve le *confort* réuni à une élégance suprême; nos compagnes de voyage ont été forcées d'en convenir. « Mais, me disait l'une d'elles, je vois errer autour de moi l'ombre de ce malheureux Saint-Pri***, dont la vie eût été sauvée avec la moitié de ce que coûte ce souper magnifique. — Madame, Chamfort disait que, quand on va dans le grand monde, il faut tous les matins avaler un crapaud. »

12 décembre. — La rue du Cours finit au mont Capitolin; Rome attend un pape ami des arts, qui, en abattant quelques maisons, pratiquera une montée qui, toujours dans la direction du Corso, arrivera à peu près au jardin des Capucins, sous l'église d'Ara Coeli. Quand on est au bout du cours, entre les deux palais Bonaparte, on tourne à droite, et l'on arrive à la magnifique église del Gesù.

C'est la maison centrale des jésuites, là réside leur général.

A cause de l'élévation du mont Capitolin et de la disposition des rues, il fait assez ordinairement du vent près de l'église des jésuites. Un jour le diable, dit le peuple, se promenait dans Rome avec le vent; arrivé près de l'église del Gesù, le diable dit au vent: « J'ai quelque chose à faire là dedans, attendez-moi ici. » Depuis le diable n'en est jamais sorti, et le vent attend encore à la porte.

Cette église magnifique a été élevée en 1580, sur les dessins de Vignole; l'intérieur est fort riche; un peintre médiocre nommé Baciccio l'a rempli de grandes fresques. Il y a de la

chaleur et un beau désordre dans le groupe des vices renversés par un rayon qui part du nom de Jésus. On remarque surtout l'autel à gauche, sous lequel repose, dans un tombeau de bronze doré, orné de pierreries, le corps de saint Ignace. Cet aventurier espagnol, rempli d'exaltation et un peu fou, mourut en 1556, et fut canonisé en 1622. Les généraux ses successeurs, et entre autres Lainez, homme à comparer, pour le talent, au cardinal de Richelieu, et même à saint Paul, ont fait les jésuites ce qu'ils sont. Je voudrais bien qu'un athée écrivit leur histoire *sine ira et studio*. Cette société n'est-elle pas l'une des plus remarquables, depuis celle instituée par Lycurque, depuis celle instituée par Moïse? M. de Lalande disait : « Savez-vous pourquoi tous les prêtres du monde me prônent ? c'est que je suis un athée-jésuite ! »

Ce sont deux Français qui sont coupables des exécrables sculptures que l'on voit auprès du tombeau de saint Ignace, MM. Legros et Théodon. En sortant del Gesù, on arrive bientôt à une petite place, de laquelle on aperçoit les trois palais placés sur le mont Capitolin, et le grand escalier qui y conduit. Tout cela n'a rien de fort beau ; mais il y a des jours où l'on est ému par les souvenirs de l'histoire et par ce grand nom de Capitole.

13 décembre. — Mes compagnons de voyage sont déjà un peu *las d'admirer* ; chaque jour ils attendent avec impatience leurs lettres de Paris. J'ai le rare bonheur de passer ma vie avec des personnes d'un esprit fort aimable et du commerce le plus doux ; mais, dans ce qui me semble une belle fresque, elles ne voient encore qu'un morceau de mur enfumé.

Il faut des études préparatoires pour le voyage de Rome. Ce qui ajoute au désagrément de cette fâcheuse vérité, c'est que tout le monde, dans la société de Paris, croit fermement aimer

les beaux-arts et s'y connaître. C'est par amour pour les beaux-arts que l'on vient à Rome, et là, cet amour vous abandonne, et, comme à l'ordinaire, la haine est sur le point de le remplacer.

La perfection de ces maudites études préparatoires, auxquelles il faut bien en venir après quelques jours d'humeur, serait que l'œil apprit à voir sans que le cerveau s'affublât des préjugés du maître *qui enseigne à voir*.

La poste aux lettres, à Rome, est vers le milieu du Corso, sur l'admirable place Colonna (ainsi nommée à cause de la colonne élevée en l'honneur de Marc-Aurèle-Antonin). Ce matin, à notre grand chagrin, le courrier est en retard de huit heures, et il a été décidé de ne pas s'écarter des lieux où nous pouvions le rencontrer. Il fallait trouver une course à faire sur la route du nord, par laquelle arrivent les lettres de France. Nous sommes sortis par la porte del Popolo. A deux milles de là nous avons trouvé le Ponte-Molle. C'est sur ce pont, appelé jadis Milvius, que Cicéron fit arrêter les ambassadeurs allobroges (dauphinois), qui, dans l'intention de délivrer leur pays du joug des Romains, ou plutôt pour se lier avec la faction dominante, avaient conspiré avec Catilina. Nous avons cherché à reconnaître le paysage placé par Raphaël dans la grande bataille du Vatican. Constantin battit son rival Maxence entre le Ponte-Molle et le lieu appelé Saxa Rubra.

En 1552, Jules III fut délivré des mains des Allemands le jour de Saint-André. Il fit élever par Vignole un petit temple, chef-d'œuvre d'élégance, en l'honneur de cet apôtre. On le trouve à gauche, en revenant vers la porte del Popolo. De là nous sommes allés à la jolie cassine dite du *pape Jules*. Rien de plus gracieux et de plus agréable à habiter en été ; mais il faudrait ne pas craindre la fièvre. C'est ainsi que devrait être le Trianon à Versailles. Nos compagnes de voyage en ont eu l'idée ; c'est un progrès. Quelque Anglais riche devrait placer